

*Commémoration du centenaire de la fin de la guerre 14-18*  
*11 novembre*

Prononcé par Bernard Carayon, maire de Lavour  
Lavour, le 10 novembre 2018

Nous voilà rassemblés au pied de notre monument aux morts, pour commémorer le centenaire de la fin de la guerre 14-18.

Nous ne devons pas seulement célébrer, comme le pensent certains, la paix retrouvée : nous célébrons notre victoire sur l'Allemagne, grâce au sacrifice d'un million quatre cent mille français tués, et à l'héroïsme de huit millions de combattants.

Comme le disait le colonel Hélie de Saint Marc, résistant, déporté puis officier parachutiste, « *Si on doit un jour ne plus comprendre comment un homme a pu donner sa vie pour quelque chose qui le dépasse, ce sera fini de tout un monde, peut-être de toute une civilisation.* »

Ce qui relie les hommes, c'est l'héritage qu'ils ont reçu de leurs ancêtres. Et l'héritage se nourrit de la fidélité.

A qui et à quoi devons-nous être fidèles ? A ceux qui, par leur sacrifice, nous ont donné, après la vie, la liberté dans l'amour et la défense de la Patrie.

Ce qui rassemblait les Poilus, c'était cela, dans le sens de l'honneur qui survivait à l'horreur.

**Nous commémorons évidemment aujourd'hui une victoire militaire,** une victoire obtenue par les démocraties française, britannique, belge, américaine, notamment, contre les régimes monarchiques autoritaires d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Turquie.

La réconciliation avec l'Allemagne fut engagée en 1963 par Charles de Gaulle, - lui-même officier durant la Grande Guerre, - et le chancelier allemand Adenauer ; elle fut poursuivie par tous les chefs d'Etat français et allemands. **Mais elle ne peut effacer l'Histoire de trois affrontements que nous n'avions pas voulus et qu'engagèrent Bismarck, Guillaume II puis Hitler.**

La Paix, on le sait, ne dura pas. Dès 1935, Hitler, qui avait conquis le Pouvoir deux ans plus tôt, réarme son pays, occupe la Rhénanie.

Il est vrai qu'en 1918, déjà !, on ne voulait point humilier l'Allemagne, en l'envahissant et en faisant défiler les Poilus sous la porte de Brandebourg, à Berlin.

Ce fut sans doute l'erreur stratégique de Clémenceau et de Foch qui gagnèrent la guerre mais perdirent la paix : **quand la guerre est totale, la victoire doit être totale aussi !** Cette leçon ne fut pas oubliée en 1945 quand les Alliés décidèrent d'occuper l'Allemagne puis de la partager, en 1949, entre les puissances occidentales et l'URSS.

Ce statut particulier fut salué avec humour par le grand écrivain François Mauriac : « J'aime tellement l'Allemagne que je suis ravi qu'il y en ait deux »...

Les Allemands, depuis plus de quarante ans, étaient donc chez nous, en Alsace et en Lorraine. C'était un traumatisme pour nos compatriotes. Relisons les *Contes du lundi* d'Alphonse Daudet et le récit de « *La dernière classe* » ! - Cela se passe en 1871, après notre défaite contre la Prusse :

« *Mes enfants* », dit l'instituteur à ses élèves, « *c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles d'Alsace et de Lorraine. Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs* ». (...)

*Les vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. C'était une façon de remercier le maître de ses 40 ans de bons services, et rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.*

L'horloge de l'église sonne. C'est midi - On entend les trompettes des prussiens qui s'approchent du village. L'instituteur se lève. Il est pâle. Sa voix s'étouffe. Il se tourne vers le tableau, prend un morceau de craie et écrit en gros, « **Vive la France** ». C'était fini.

Après la défaite de 1871, la classe politique était partagée : pour les uns, la priorité était la « ligne bleue des Vosges », c'est-à-dire la reconquête des territoires perdus. Pour d'autres, c'était la colonisation de l'Afrique et de l'Indochine : la position, notamment, de Jean Jaurès et de Jules Ferry.

**Mais pour les Français, recouvrer nos frontières, au Rhin, c'était une obligation morale !**

**Les frontières ! Que n'a-t-on dit comme sottises en France sur elles depuis tant d'années !** Ces frontières obsolètes et abattues, dit-on, avec le mur de Berlin, le rideau de fer et la révolution informatique, ces hommes et ces femmes qui s'érigent en « citoyens de l'univers », reporters, médecins, banquiers, rassemblés, selon ce merveilleux écrivain Régis Debray - l'ancien guerrillero, compagnon du Che Guevara -, dans ce qu'il appelle « une même ineptie ».

**Mieux vaut des frontières qui se traversent, que des murs qui s'érigent quand il n'y a plus de frontières.** Partout dans le monde, les peuples revendiquent le droit aux frontières : peuple palestinien, peuples de Géorgie, des Balkans et d'Afrique ! Depuis vingt-cinq ans, ce sont près de 30 000 kilomètres de frontières nouvelles qui ont été tracés !

L'aspiration à l'ouverture des frontières appartient à ceux qui vivent et travaillent dans le confort des grandes métropoles. Mais ce sont les peuples fiers de leur identité, les peuples pauvres ou les peuples en guerre qui rêvent de vraies frontières garantissant leur singularité et leur mode de vie.

**Les Poilus se sont battus au nom de la République** : une République rassemblée après les déchirures religieuses auxquelles la loi de séparation des Eglises et de l'Etat mit un terme en 1905. Des déchirures terribles, comme notre pays en a souvent connu et continue à en subir : il n'y a de « pire guerre » que religieuse, écrit déjà au XVIIème siècle, le philosophe Pascal.

**Ils se sont ainsi battus, d'abord, pour des principes.** Pour défendre une frontière morale entre nous et « eux », entre notre démocratie et le régime autoritaire du Kaiser.

**Ils se sont aussi battus pour la « terre charnelle » !**

« *Heureux* », proclame Charles Péguy, l'écrivain-combattant, tué au feu dès l'automne 14, « *heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre* ».

Pour ces « *quatre coins de terre* », cent cinquante jeunes de Lavour sont tombés au champ d'honneur. Leurs noms sont inscrits dans la pierre. Le temps ne les a pas effacés. Nos jeunes élèves, dans une longue litanie, ont rappelé leur souvenir. Ils étaient paysans, cordonniers, boulangers, ferronniers, fonctionnaires. La plupart d'entre eux ne parlaient qu'occitan. Ceux qui revinrent vivants de la guerre parlaient tous français. Certains de leurs descendants sont parmi nous. Ils sont de notre famille, celle qui se forme par le « sang versé » pour la Patrie.

La guerre de 14 fut une guerre mondiale. Mais l'essentiel de cette guerre se passa chez nous. Encore aujourd'hui, des milliers d'hectares de bonne terre sont stérilisés par des centaines de millions d'obus. Elle dura cinquante-deux mois. Cinquante-deux mois durant lesquels moururent neuf millions de soldats et de civils.

Le parti de Jean Jaurès ne put empêcher la guerre. Son chef, notre compatriote tarnais, est assassiné le 31 juillet. Le premier homme politique à venir se recueillir devant sa dépouille est l'écrivain nationaliste, son vieil adversaire, Maurice Barrès. J'en décris la scène dans le livre que j'ai consacré à cette noble figure de la politique française. L'alliance des masses populaires par-delà des frontières que Jaurès espérait, ne résiste pas à la ferveur patriotique que partagent les ouvriers, les paysans, la bourgeoisie et l'aristocratie.

L'Assemblée nationale répond dans l'unanimité le 4 août 1914 à la déclaration de guerre de l'Allemagne : Barrès, encore, - dont les œuvres complètes sont rassemblées dans la bibliothèque du général de Gaulle, à la Boisserie -, décrit la Chambre des Députés « qui se lève d'un bond pour le salut à la Russie, pour le salut à l'Angleterre, pour le salut à l'Italie, pour le salut à la Serbie, pour le salut, le plus long de tous, le plus chargé d'amour, à nos frères d'Alsace-Lorraine ». Nationalistes, radicaux et socialistes : tous se retrouvent, côte à côte, dans l'« Union Sacrée » autour des statues de Jeanne d'Arc, « la bonne lorraine ». Pour la première fois, 30 000 religieux sont enrôlés ! 5 000 d'entre eux seront tués. Les « curés sac au dos », criaient, avant-guerre, les laïcards ! Ils ne crurent pas si bien dire ! Prêtres, moines et religieuses furent des héros comme les autres. « *Heureux ceux qui sont morts ... mais pourvu que ce fût dans une juste guerre* », écrit encore Péguy.

**Une guerre peut-elle être juste**, quand on songe aux malheurs de ceux qui la vivent ? La paix sera toujours moralement supérieure à la guerre, parce que dans la paix ce sont les pères qui meurent avant les fils, et dans la guerre, les fils avant les pères.

Il y a pourtant des guerres justes, ou plus précisément, plus justes que d'autres, selon son camp. Qui a raison de l'israélien ou du palestinien en guerre depuis 1948 ?

**Quelle guerre est belle ?** Seulement celle de celui qui ne la fait pas ...

**La guerre est la trame et la tragédie de l'histoire des hommes** : ce sont les mêmes armes qui sont aujourd'hui utilisées contre Bachar el-Assad et contre les yéménites, massacrés par les saoudiens dans le silence des hypocrites.

\*\*\*\*\*

Les souvenirs de la Grande Guerre auraient pu disparaître. Mais un Peuple qui ne connaît plus son histoire, perd son identité, son unité et les racines de sa liberté. Quand le récit de son histoire fait une place au masochisme de la repentance, un peuple perd sa force, sa fierté et les valeurs qui l'ont forgée. C'est pourquoi l'enseignement de l'histoire, l'histoire du « roman national », telle qu'elle fut enseignée par nos instituteurs, les « hussards noirs » de la République, est fondamental. L'histoire de nos héros : Vercingétorix, Clovis, Saint-Louis, Jeanne d'Arc, Bayard, Louis XIV, Colbert, Bonaparte, les fédérés de la Commune, Clémenceau, de Gaulle et les « soldats de l'ombre ». Un enseignement, aujourd'hui encore, trop sacrifié aux modes du moins-disant culturel.

**La République, telle un arbre, n'est forte que par ses racines** : ses racines sont celles de la Nation, famille de nos familles.

La Grande Guerre est bien la guerre de nos familles, des familles françaises, le souvenir pieux de nos grands-parents et arrière-grands-parents, comme un fil nous reliant à nos racines et à une génération dont la plupart des hommes adultes, dans les années 20, étaient des anciens combattants.

12 communes de France, seulement, sur 36 000, furent épargnées par la mort d'un combattant. Nous avons eu notre « revanche » selon le mot de l'époque. Une « revanche » payée au prix fort par les paysans de France comme par les 600 000 hommes des troupes coloniales d'Indochine, d'Afrique du Nord et d'Afrique noire, terriblement redoutées par les Allemands : partout, ils combattirent aux côtés de nos alliés belges, britanniques, serbes, américains, russes ; pour ces derniers au moins, jusqu'à la paix de Brest-Litovsk, préparée par Trotski et Lénine, et signée par les Allemands et les Soviétiques : le « coup de poignard dans le dos » des communistes permit aux Allemands de basculer vers l'ouest des centaines de milliers de soldats. Il s'en fut de peu que nous ne perdions la guerre, pour cette seule raison. Une guerre d'horreur par sa durée, ses corps à corps de tranchées à tranchées, ses offensives en ligne, hachées par les mitrailleuses, l'artillerie et l'aviation, par l'emploi du gaz de combat.

\*\*\*\*\*

Clémenceau, à la tribune de la Chambre des Députés, eut le mot de la fin en ouvrant grands les bras : « Hommage à nos grands morts qui nous ont donné une grande victoire » !

Oui, c'est pour leur victoire, que nous sommes là, réunis, dans un respectueux souvenir.

Honneur à ceux qui ont aimé la France avec courage : c'est la plus noble des vertus.

Hommage à ceux qui ont donné leur jeunesse, hommage, à ceux qui ont donné leur vie, ou perdu leur intégrité physique.

Que cela ne soit pas en vain dépend de nous : « les civilisations sont mortelles » écrit Paul Valéry. La nôtre est confrontée à une barbarie surgie du fond des siècles. Une barbarie qui ne connaît pas les frontières, une barbarie islamiste qui hait ce que nous sommes, une barbarie qui veut nous soumettre : la « bête immonde » qu'évoquait Bertolt Brecht à propos des nazis, a changé de figure.

Hommage à notre armée, représentée aujourd'hui par le 8<sup>ème</sup> Rpima, le 14<sup>ème</sup> Régiment Parachutiste de Commandement et de Soutien et la gendarmerie nationale, hommage à la Croix Rouge et aux sapeurs-pompiers, présents sur tous les champs de bataille de 14-18.

*« Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre, - Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés »*, conclut Péguy.

Hommage, Mesdames et Messieurs, à ceux qui se sont battus avec honneur : car dans la guerre, comme dans la paix, le dernier mot est à celui qui ne se rend jamais.

**Vive Lavour,  
Vive la République,  
Et vive la France.**